

Vingtième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Pr 9, 1-6 ; Eph 5, 15-20 ; Jn 6, 51-58

Jésus, après avoir nourri plusieurs milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons, s'est retiré dans la montagne pour prier, puis il a rejoint ses disciples en marchant sur l'eau. Par ces deux signes spectaculaires, il invite ceux qui en sont témoins à reconnaître en lui le Messie, le Fils de Dieu. La foule est enthousiaste ; mais, se limitant à des perspectives humaines, terrestres, prosaïquement terre à terre et utilitaires, elle ne pense qu'à faire de Jésus son roi.

Le malentendu est complet. Jésus, qui ne veut pas se laisser ainsi récupérer et détourner de sa mission salvatrice, est obligé de mettre les choses au point : « Le pain vivant descendu du ciel, c'est moi : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair... Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Imaginons un instant que nous ayons été présents, ce jour-là, dans la synagogue de Capharnaüm : quelle tête aurions-nous faite ? Vraisemblablement la même que tout le monde : nous aurions été horrifiés. Et il y avait bien de quoi ! L'eucharistie n'avait pas encore été instituée, par laquelle Jésus allait prolonger, selon le mode sacramentel, sa présence parmi nous, en nous. Aujourd'hui, bénéficiant de vingt siècles au cours desquels l'Église n'a cessé de méditer les enseignements de son Seigneur et d'approfondir sa pratique sacramentelle, que signifient encore ces mots pour nous ?

Savons-nous encore – pas seulement intellectuellement, mais concrètement – que, derrière la blanche hostie que nous recevons sans peut-être trop y penser, parfois même sans seulement la regarder, à l'origine de cette liturgie eucharistique que nous célébrons plus ou moins distraitement, ou avec des préoccupations plus esthétiques que mystiques, il y a la chair de l'Homme-Dieu, tuméfiée par les coups, lacérée par les fouets, clouée comme une vulgaire planche de bois ? Il y a son sang répandu jusqu'à la dernière goutte, tout au long de l'interminable chemin qui mène du prétoire de Pilate au Calvaire ? Il y a surtout son Cœur « qui a tant aimé les hommes et n'en reçoit qu'ingratitude et indifférence ». Il y a enfin la lumière et la joie de la résurrection dans la gloire. De tout cela, nul poème, nulle musique, nul film – si inspirés soient-ils – ne pourront nous donner une juste mesure. Il y fallait un sacrement.

Qu'est-ce qu'un sacrement ? On apprenait autrefois au catéchisme qu'un sacrement est « un signe efficace, c'est-à-dire un signe qui réalise ce qu'il signifie ». Le

propre du signe est de renvoyer à une autre réalité que lui-même. Un panneau indicateur qui m'indique que Sablé est à trois kilomètres, ne me transporte pas à Sablé : il ne réalise pas ce qu'il signifie. Tandis que le pain eucharistique dont ne demeurent, après la consécration, que les apparences – ou accidents – me nourrit réellement et substantiellement d'une autre nourriture – spirituelle, celle-là –, qui est le Verbe incarné, la Parole créatrice de Dieu dont Jésus, citant le Deutéronome, dit au démon, lors de la tentation au désert, que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4 ; Dt 8, 3).

Il faut bien reconnaître, avec Maurice Zundel, que « notre conception du sacrement est très souvent, du moins pour une bonne part, une conception magique. Le surnaturel, pour beaucoup de chrétiens, dit-il, c'est quelque chose que l'on met sur la table et que l'on peut prendre à certains moments, et qui opère par sa propre vertu ». Jésus ne se plaignait-il pas à Sainte Faustine d'être trop souvent traité, dans l'eucharistie, « comme une chose morte ». Peut-être ne serait-il pas inutile, pour chacun d'entre nous, de se poser quelques vraies questions sur ce point ?

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui ». Le verbe "demeurer" ne vise évidemment pas ici les espèces eucharistiques, dont la digestion ne doit pas nécessiter plus de quelques minutes. Sa présence de grâce persiste d'une communion à l'autre, tout au moins tant que nous ne congédions pas le Seigneur par un péché grave.

Dans le discours d'adieu, Jésus dit à ses disciples : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, tout comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour (...) Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il ne peut pas y avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, et vous, vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande (Jn 15, 10. 12-14).

La correspondance, dans les paroles mêmes de Jésus, est rigoureuse entre « manger sa chair et boire son sang », d'une part, et « garder ses commandements », d'autre part. Comment pourrait-on prétendre « manger la chair et boire le sang » de Jésus *en vérité* sans « garder ses commandements », et en particulier celui qui les résume tous, le commandement de la charité fraternelle jusqu'au don de sa propre vie ? Jésus nous a d'ailleurs montré le chemin, lui qui disait à ses disciples, à l'occasion de sa rencontre avec la Samaritaine : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin » (Jn 4, 34). Nous voilà bien loin de toute conception individualiste ou intimiste de l'eucharistie ! Encore davantage d'un prétendu droit à l'eucharistie, accessible à tous sans conditions.

Ce qui fait dire encore à Maurice Zundel : « L'Eucharistie, ce n'est pas la conservation magique d'une présence matérialisée, c'est l'offrande infiniment réelle d'une présence universelle et qu'on ne peut joindre qu'en nous faisant nous-mêmes universels : aussi l'Eucharistie, qui rassemble toute l'Église, l'Eucharistie qui est le lieu éminent de la Charité, est-elle une exigence formidable. Car l'Eucharistie suppose que nous soyons prêts à tous les dépouillements, à toutes les humilités, à tous les

pardons qu'entraîne notre rencontre avec l'Homme-Dieu. L'Eucharistie entraîne que, pour susciter l'humanité de nos frères, pour que nos frères deviennent ou soient des hommes authentiques et vrais, il faut leur apporter en nous-mêmes cet espace illimité et silencieux où Dieu se respire ! »